

MADONE

BERTRAND VISAGE

MADONE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-137890-0

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*« Mais je crains ta nature: elle est trop pleine
du lait de la tendresse humaine pour prendre le
chemin le plus court. »*

William Shakespeare
La Tragédie de Macbeth

1

La rue était bordée de grandes églises jésuites abandonnées, elle avait la largeur d'une avenue et la splendeur des siècles, mais elle appartenait aux herbes, au vent et aux chats. Pas un seul commerce ne venait l'animer, pas une dispute aux fenêtres, pas un gamin jouant au ballon, pas un flâneur. C'était un monde à part, suspendu dans le soufflant brûlant du vide.

À certaines heures de la journée, pourtant, une très jeune femme apparaissait, s'asseyait sur les marches de pierre et donnait la tétée à un petit enfant. Quand on dit qu'elle apparaissait, il faut comprendre que d'un seul coup elle était là, en plein soleil, sans s'être donné la peine de pousser une porte ou de sortir de quelque part.

Aurait-elle traversé les murs qu'il n'y avait, de toute façon, personne pour s'en étonner. Elle marchait un moment dans la rue déserte, son bébé sur la hanche, avec autant de naturel et de désinvolture que si elle s'était

déplacée à l'intérieur de sa propre maison, à l'abri des regards. Elle s'asseyait sur les marches et remontait très haut ses genoux pour installer le nourrisson dans le creux de sa jupe, une jupe en lin que la moiteur froissait, puis elle se déchaussait, elle déboutonnait son chemisier, tout cela avec une absolue tranquillité.

Dès que les lèvres du petit étaient accrochées à son mamelon, la jeune femme levait la tête et portait ses yeux de l'autre côté de la rue.

D'où venait-elle ? N'était-elle pas un peu effrayée par tant de solitude et de silence ? Pourquoi assumait-elle à elle seule la charge écrasante de réveiller ces pavés volcaniques, ces couvents endormis, ces jardins clos, ces églises monumentales dont les cloches ne sonnent plus depuis bien longtemps ? Où était son mari ? Avait-elle un mari ? Où étaient ses sœurs, sa famille ? Quel besoin avait-elle de venir s'asseoir sur ces marches à chaque fois qu'elle donnait le sein ? Attendait-elle quelqu'un ? Habitait-elle dans les parages ?

Personne, absolument personne ne se posait ces questions. Sauf les chats, sauf le vent.

Du moins jusqu'au jour où...

Il devait être à peine huit heures du matin, cette fois-là. La première tétée de la journée. On était en mai, l'air possédait une telle élasticité, si douce et si prenante, que rien qu'à le traverser il vous venait des larmes. Le bébé,

quant à lui, agitait les jambes et poussait de minuscules cris de mouette comme s'il s'étouffait en aspirant le lait.

Huit heures. Un homme remontait d'un pas tranquille depuis le fond de la rue, toujours aussi calme et irréaliste. Le sol était couvert d'un bout à l'autre de grands pavés noirs et rectangulaires faisant penser à des pierres tombales, et comme les trottoirs étaient inexistantes, l'homme pouvait se permettre de marcher au milieu de la chaussée. Large et haut, taillé à la serpe, d'un blond très clair, d'une corpulence remarquable, il était islandais et s'appelait Hildir Hildirsson, ce qui signifie très exactement « Hildir fils de Hildir ». Il commandait le *Rio Tagus*, un cargo déclassé, en fort mauvais état, qui, depuis une certaine nuit de la Toussaint, gisait à l'entrée du bassin de radoub, ses machines démontées, ses métaux semi-précieux vandalisés et vendus à l'encan, son échelle barrée d'une chaîne à laquelle se balançait un écriteau dissuasif : *authorized personnel only*.

Le *Rio Tagus* arrivait d'Égypte, chargé d'aromates et d'huile d'olive, il avait largué ses amarres à l'issue d'une périlleuse traversée de la Méditerranée émaillée de nombreuses voies d'eau, et n'aurait probablement jamais abordé sur ces côtes sans une série d'incidents mystérieux. Quelle était sa destination véritable ? On l'ignore. Toujours est-il que la vie errante du commandant Hildir Hildirsson s'était arrêtée d'un seul coup, cette fameuse

nuit de Toussaint, lorsqu'il avait dû demander au chef mécanicien de lancer de faux SOS, lesquels n'étaient qu'une ruse grossière pour se faire remorquer.

Mais à bord du vaisseau, bien d'autres choses allaient de travers, comme on devait l'apprendre. On avait parlé d'un début de mutinerie provoqué par le caractère difficile du commandant Hildirsson. Les matelots étaient péruviens et chiliens. Depuis que le *Rio Tagus* végétait dans la boue et la vase, tout n'avait fait qu'empirer comme de juste. L'armateur ne donnait plus signe de vie, les salaires n'étaient pas versés. Ces épreuves, le commandant les affrontait à sa manière, épaulé par le chef mécanicien, un de ses compatriotes du nom de Per Troeler. Mais un beau matin, dernier coup de poignard, Per Troeler s'était fait la belle, on avait retrouvé sa cabine vidée de fond en comble, la clé sur la porte.

Et c'est ainsi que, six mois plus tard, Hildir Hildirsson, le géant blond aux yeux transparents, remontait la rue aux grands pavés noirs, l'âme chargée de mille soucis. Chose surprenante pour quelqu'un qui se réveillait chaque matin en se demandant de quelle manière il pourrait bien tuer l'ennui, Hildirsson n'avait encore jamais traîné ses semelles dans cette partie de la ville. Sauf, peut-être, une fois ou deux en compagnie de Per Troeler, avant sa trahison. Mais à cette époque, c'était toujours Troeler qui faisait le guide, et Hildirsson se contentait de l'écou-

ter, de se laisser conduire, sans chercher à prendre des repères, sans porter une réelle attention aux monuments dont cette rue était remplie : les grandes églises baroques, les couvents aux volets clos et leurs potagers envahis de broussaille, les palais, les écuries...

Le commandant, donc, ne s'était jamais promené ici, ou ne s'en souvenait pas, ce qui revient au même. Impressionné par le silence stupéfiant qui y régnait, il lança probablement une œillade, même distraite et furtive, en direction d'une jeune femme qui allaitait un nouveau-né.

Elle était assise sur des marches. Ses longs cheveux sombres évoquaient la vigueur d'une forêt primitive et formaient un épais rideau à la fois contre les ardeurs du soleil sur le crâne du bébé et contre les regards indiscrets sur son sein nu. Mais le cerveau du commandant, accablé par d'autres préoccupations, se limita à attraper au vol cette image, et, après l'avoir capturée, il la rangea quelque part en lui pour l'oublier aussitôt. Il ne l'avait pour ainsi dire pas vue, et ce qu'il avait vu se limitait à une sorte de peinture éternelle, rien de plus.

Pour sa part, la jeune femme entièrement immergée dans ce mélange de chaleur printanière, de cheveux défaits et d'odeurs d'allaitement ne daigna pas s'apercevoir qu'un être vivant venait de frôler son espace. Et déjà c'est fini, maintenant et pour toujours. Ils ne se reverront

pas. Aucun des deux n'a frémi, la vie les éloigne à la vitesse de la lumière. Il ne s'est rien passé.

Et pourtant.

En début de soirée, le bébé, habituellement aussi calme qu'une feuille d'arbre, entra soudain dans une fureur terrible. Il avait présenté les premiers signes d'énervement à midi, de brefs sanglots et des mouvements de tête désordonnés entre deux sucions, comme pour chasser quelque moustique qui lui aurait mordu le lobe de l'oreille, néanmoins il s'était rendormi, fatigué, jusqu'au crépuscule. C'est là que se déclencha la crise proprement dite. Les pleurs qui n'étaient plus seulement des pleurs mais le déferlement d'une souffrance presque inhumaine, sans limites, sans repos.

L'abdomen contracté, les bras écartelés, le bébé luttait de toute l'énergie de ses poumons et remplissait la maison de ses cris. Un démon inconnu avait pris possession de son corps, une puissance usurpatrice que le petit être essayait d'expulser par le trou noir de sa bouche grande ouverte.

2

Penchée sur la petite figure grimaçante, penchée de toute son âme, la jeune femme éprouvait pour la première fois une tragique impuissance. Il était trois heures du matin, le bébé pleurait toujours. Plus exactement, il hurlait à s'en étrangler. Elle n'y comprenait rien. Elle l'avait déshabillé, lui avait fait couler un bain, l'avait massé avec des huiles, l'avait séché, talqué, promené tout nu enroulé dans sa chevelure à travers les nombreuses pièces de la maison – ce vicieux labyrinthe percé de fenêtres tellement hautes qu'il fallait un tabouret pour les atteindre. De temps en temps, elle s'asseyait sur un banc ou un coin de lit, et de cette voix rauque et humide qu'elle savait être irrésistible, accompagnée de petites tapes sur le derrière pour marquer la cadence, elle fredonnait des litanies de sa composition, véritable opium aux effets réputés.

Quels effets ? Le petit bonhomme ne s'était pas calmé une minute. Pourtant, à ses pupilles dilatées et à sa tête branlante, elle voyait qu'il avait reconnu la substance qu'elle lui versait dans les oreilles, mais cette nuit-là les forces du refus l'emportaient sur tout le reste.

Il y avait pourtant une solution, un remède qui coulait de source. Mais elle avait tenté de l'employer à plusieurs reprises et, au lieu de guérir le mal, il en était résulté des scènes encore plus terribles. En effet, dès qu'elle lui présentait le sein, le bébé devenait cramoisi, se contorsionnait, se débattait, s'arc-boutait comme s'il avait voulu jaillir hors de ses bras, ou comme si elle lui avait tendu un objet particulièrement odieux et répugnant. Un bâton enduit de moutarde, un citron avarié...

Jamais cela n'était arrivé.

Déseparée, meurtrie, elle le rhabilla et le recoucha dans le lit à barreaux. Mais elle ne pouvait s'empêcher de commencer à le détester un peu. À quoi sert de se donner tant de peine si c'est pour en arriver là ? Quelque chose ne fonctionnait plus entre eux, la clef qu'elle conservait près de son cœur s'était perdue, voilà tout, et les yeux de la jeune femme restaient secs tandis qu'elle se faisait ces réflexions. C'était décourageant, humiliant. Elle avait sa dignité elle aussi, son enfant était en train de se séparer d'elle. Les caresses, les baisers, les chansons, plus rien n'avait d'emprise sur lui. Il refusait tout en bloc : même

son lait, maintenant. Alors elle se contenta de s'allonger par terre, tout près du lit à barreaux, et elle resta ainsi très longtemps, immobile, sans rien faire d'autre qu'écouter la plainte, la plainte immense qui remplissait la chambre.

Il était trois heures du matin. Le petit corps brisé continuait à gémir, son chant avait perdu un peu d'intensité.

Les vocalises aiguës s'étaient changées au gré de la fatigue en un gargouillis pâteux, plein de bulles et de morve.

Tout à coup, mue par on ne sait quel ressort, la jeune femme se redressa et courut vers une fenêtre dont elle ouvrit un des battants.

La fenêtre, comme toutes les autres dans cet appartement où elle avait grandi, était percée à une hauteur telle que, pour l'atteindre, elle dut d'abord monter sur un tabouret. Elle aspira longuement l'air des ténèbres, l'invisible odeur végétale où dominaient les rosiers d'Espagne, tout en scrutant l'espace qui s'ouvrait à gauche et à droite. Balcons et vérandas étaient plongés dans une léthargie profonde, rideaux et moustiquaires abritaient le sommeil des occupants. Cependant, juste en face d'elle, deux halos perçaient la nuit, éclairant le rez-de-chaussée d'un atelier de couture. On distinguait une chambre au mobilier modeste, un petit cabinet de travail, avec, dans ce dernier,

une silhouette noire qui s'usait les yeux à quelque chose, fourmi laborieuse.

La fourmi actionnait la pédale d'une machine.

Alba n'entendit pas la sonnette à l'autre bout du couloir, mais tout à coup elle frissonna et consulta l'horloge derrière son dos. D'ici deux heures le jour se lèverait. Ses paupières la brûlaient et des crampes engourdisaient ses phalanges. Alors seulement elle s'avisa d'un curieux bruit en provenance du palier, un bruit qui lui chatouilla le ventre.

Émue, la vieille couturière lâcha le ruban et l'aiguille. Elle n'entendait toujours pas la sonnette qui vibrait depuis un moment, tandis que ce bruit-là, bien plus ténu pourtant, lui vrillait les entrailles : l'expression d'une détresse absolue dans un corps minuscule. La vieille s'imagina d'abord, tout en refusant d'y croire, qu'une fille à marins venait d'abandonner son marmot derrière sa porte, mais cette éventualité lui parut trop romanesque pour être vraie. Finalement elle se leva, soupirant et trotinant dans ses chaussons. Les coups de sonnette commençaient enfin à l'alerter, mais ce qu'elle percevait encore mieux, c'était ce petit sanglot perlé qui lui apparaissait maintenant tout chaud, tout proche. À croire qu'il n'y avait plus que l'épaisseur d'un oreiller entre ce gargouillement et elle.

« Alba, c'est moi », chuchota quelqu'un derrière la porte.

« Qui, toi ? » demanda la vieille.

« Madone. »

Car c'était sous ce nom qu'elle était connue de certaines gens du quartier. Pas tous. D'autres l'appelaient comme elle s'appelait vraiment. Ou ne l'appelaient pas du tout. En tout cas, la vieille n'avait pas souvenir de l'avoir jamais entendue se désigner elle-même de la sorte. Cela trahissait un certain désordre, un désir ardent d'être secourue.

Alba se mit à rire. Toute sa fatigue s'était envolée. Elle décrocha la clef du clou, l'enfonça dans la serrure et poussa une exclamation stupéfaite en découvrant l'étrange tableau que formaient dans l'embrasure la mère et l'enfant.

Madone présentait cette nuit-là des signes évidents d'épuisement nerveux : l'un de ces signes se reconnaissait à sa façon de tenir le bébé. Elle le laissait pendre au bout de ses bras, la tête de travers, comme une poupée de chiffons, à croire que l'égarément et la fatigue avaient eu raison de ses derniers repères.

« Qu'as-tu fait à ce petit malheureux ? »

Mais le bébé, pour être franc, ne s'en portait pas plus mal. Au contraire, il avait mis fin à ses plaintes dès que la porte s'était ouverte et regardait maintenant la

couturière avec un étonnement limpide. Il était torse nu, la jeune femme ne l'avait pas rhabillé. Alba se pencha doucement vers lui, mais sans chercher à le prendre dans ses bras. Elle avança son nez de vieille vers la bouche du bébé, renifla l'arôme de son haleine, respira à deux fois, y décela enfin une légère odeur d'acétone.

L'examen lui prit à peine quinze secondes.

« C'est pas compliqué. Il a faim. »

« Impossible », dit sèchement la jeune femme, et elle écarta la vieille pour entrer dans l'appartement, échevelée et livide, avec son petit qu'elle balançait contre ses jambes comme un ours en peluche.

Le cabinet d'Alba était encombré de chutes d'étoffes, de ciseaux et de bobines. Un fer à vapeur se dressait sur sa planche comme un bec d'oiseau. Une boîte de punaises était renversée au sol, quatre chemises d'homme accrochées à une tringle à rideau flottaient dans l'air indécis. Des modèles étaient tracés au stylo sur du papier translucide, d'autres traînaient dans tous les coins.

« Impossible, reprit Madone en se laissant tomber au creux de l'unique fauteuil, le bébé entre ses cuisses. Je l'allaite ! »

« Ttt-tt-tt, fit la veuve. Tu *crois* que tu l'allaites ! Mais à mon avis, ton lait est devenu aussi inconsistant qu'un bouillon de carottes. En d'autres termes, quelqu'un s'en

est pris à toi... Il faut retrouver cette personne et lui demander de te rendre ton lait véritable ! »

Déboussolée, sans nouvelles de son mari depuis près d'un an, Madone traversait une saison de grand dénuement sentimental. Cette situation faisait de son cerveau un terrain friable et poreux, capable d'absorber comme une éponge toutes les explications qu'on voulait bien lui servir, sages ou folles. Cependant, si le discours d'Alba avait conquis sans trop de difficultés les terres vierges de sa raison, ces mêmes propos butèrent contre un deuxième écueil, autrement plus résistant : celui de sa fierté. Sa fierté seule était meurtrie par cette histoire de lait volé, de protéines évaporées, de vampirisme à distance.

On ne lui ferait jamais croire que son enfant mourait de faim.

« Tu crois ce que tu veux, dit Alba calmement. Tu en as tout à fait le droit. Mais dans ce cas, il n'était pas nécessaire de me déranger à trois heures du matin. »

Madone ferma les yeux, renversa sa tête sur le velours garance du fauteuil. Un bref instant, l'image d'Antonio s'imposa au centre de ses pensées. Antonio, l'odeur de la doublure de son blouson. L'électricité de leurs échanges, l'incroyable attraction réciproque de leurs deux épidermes. Antonio. Où es-tu, réponds-moi.

Le blouson d'Antonio sentait le miel, la sueur, le bois brûlé. Un gémissement lui échappa. La couturière les observait avec tendresse, elle et son bébé au souffle court posé entre ses cuisses.

« Pardon, je me suis assoupie. »

La lune jetait sa lueur sur le tranquille désordre de l'atelier, sur les tissus et les corbeilles, sur le fer à vapeur, sur les quatre chemises blanches qui se balançaient devant la fenêtre, suspendues à la tringle à rideau. Jusqu'au matin, les deux femmes tinrent conseil, elles étaient penchées l'une vers l'autre, presque front contre front, Madone sur le fauteuil et Alba sur un tabouret à trois pieds, extrêmement bas et malcommode.

« Reprenons, dit la vieille. Si je te demandais de décrire le *dernier moment agréable* qui t'a unie à ton enfant... Comprends-tu ma question ? Le dernier instant où tu t'es sentie en parfaite symbiose avec lui. »

Bien sûr qu'elle s'en souvenait.

Le dernier moment agréable. C'était hier matin. Et alors elle parla de cette rue où elle allait s'installer chaque fois qu'elle voulait être tranquille, cette rue qui lui plaisait tant, bordée de couvents aux volets clos, de palais décatis, de grandes églises à l'abandon, d'escaliers qui ne mènent nulle part. C'était là, en effet, qu'elle se réfugiait de préférence pour dégrafer son chemisier et allaiter son enfant. Un refuge, oui, un abri à ciel ouvert. Un étonnant

